

Notes de lecture et livres reçus

Volume 8, Number 1 (43), January–February 1966

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/30053ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

(1966). Notes de lecture et livres reçus. *Liberté*, 8(1), 87–96.

notes de lecture

A NOUS DEUX, roman de **Roger Fournier**, préface de **Henri Guillemin**, Editions du **Cercle du Livre de France**, **Montréal**, 1965, 210 pages.

Si le second roman de M. Roger Fournier diffère sensiblement de son premier, **INUTILE ET ADORABLE**, sur le plan de l'écriture et de la construction, il n'en reprend pas moins le même thème, celui des relations entre les humains, et principalement des relations entre les hommes et les femmes.

Dans **A NOUS DEUX**, M. Roger Fournier charge moins furieusement et avec plus de finesse. Il laisse aussi ses personnages reprendre leur souffle entre leurs multiples ébats amoureux, et ils deviennent ainsi un peu plus vraisemblables. Mais il les garde quand même à l'oeil, et il en est peu qui lui échappent, quels que soient leur âge ou leur condition sociale.

Ce qui m'a plu dans ce roman, c'est la vie frémissante, l'extraordinaire courant de vie qui emporte, qui entraîne les personnages dans des aventures qui sont parfois d'un haut comique, parfois quotidiennes, parfois dégradantes, mais devant lesquelles le romancier n'hésite jamais. Ce récit galope, se superposant à un autre récit, com-

me les personnages réels se superposent, eux aussi, aux personnages imaginaires.

Le roman est construit de la façon suivante : une longue lettre qu'un auteur écrit à son éditeur qui vient de lui refuser un manuscrit de roman. Les chapitres de la lettre alternent avec les chapitres du roman en question commenté et analysé par son auteur qui veut prouver que ce qu'il a écrit est vrai, défendable et valable, puisque la vie est ainsi, puisque l'existence des gens — dont la sienne — est ainsi faite. Cette construction ingénieuse suscite donc des rapprochements passionnants où le talent d'observation et l'imagination de l'auteur jouent un rôle de premier plan.

Il faut dire aussi que ce deuxième roman est beaucoup mieux écrit que le premier, mieux structuré, plus vrai, plus intéressant au total, ce qui prouve bien que M. Roger Fournier est sur la bonne voie.

J.-G. P.

Lui, le magazine de l'homme moderne. Mensuel publié à Paris.

Bien sûr, c'est rempli de pin-ups. On pourrait cependant remarquer la qualité et l'humour de celles-ci, comparés aux ana-

tomies habituelles des publications-pour-messieurs. Mais ce n'est pas le plus important. Le plus important, c'est que le magazine LUI est une réussite littéraire, doublée d'un astucieux pari sur la bêtise. Réussite littéraire, je dis bien, avec une matière dense et bonne dans chaque numéro, signée de noms comme Sagan, Louis Malle, Jean Cau, Marguerite Duras (et j'en passe) ou remplie de traductions bien faites de textes de Bradbury, Salinger, Woods, etc...

Pari sur la bêtise, puisque la clientèle de demeures qui achète habituellement les revues naturalistes pour s'y donner le frisson de l'oeil, ou la clientèle de James-Bondieusards qui s'empare de tous les snobismes se rejoignent pour payer les frais d'une revue de qualité. Les idiots payent pour les autres, dont vous êtes évidemment. Sinon, demandez vite la permission à maman, et achetez LUI.

J.F.

LE PASSAGE, roman par **Minou Petrowski**, Editions du **Cercle du Livre de France**, **Montréal, 1966**, 144 pages.

C'est un roman très étrange que celui-ci : il se déroule du début à la fin dans une atmosphère écrasante, un dimanche d'été lourd et chaud où le personnage principal, Mel Straszack, part, sans s'en douter, à la recherche de lui-même. Que trouve-t-il ? A la vérité, son

portrait, sa définition, une sorte de vérité qui ne satisfait pas : l'auteur écrit de Mel qu'il est "quelqu'un qui n'arrive jamais nulle part". Il aura passé une partie de sa vie à se croire quelqu'un qu'il n'était pas. Il est pourtant jeune et encore étudiant, ses rêves sont devant lui, mais : "Était-ce cela la vie qu'il pouvait espérer, la seule, celle de prendre la route, pour échapper à tout cela, pour bouger, surtout pour fuir, continuer à fuir tout le temps ?"

Il s'éveille avec la mauvaise tête, un dimanche matin; sa logeuse est partie; il lui dérobe quelque argent et fuit — puisqu'il a une vieille voiture — vers le Vermont pour y visiter sa soeur dont il déteste le mari. Il accomplit la moitié du voyage normalement, de façon assez banale : accepter de faire monter un passager qui en vient rapidement à l'ennuyer et qu'il fait descendre, faire un brin de cour à une petite serveuse de restaurant, naïve et triste. Rien de plus jusqu'au moment où il boit quelques verres de trop à un bar, loue une chaloupe et fait un tour de l'autre côté du lac, dans ce qui semble être une île et où il sera plongé dans une aventure fantastique avec trois malades mentaux qui brouillent à plaisir les pistes devant lui jusqu'au point de prétendre qu'ils sont des comédiens en répétition de psychodrame.

Cette atmosphère, à la limite du réel et de l'irréel, Madame Petrowski la crée fort bien, et sait la rendre lourde, affolante, terrifiante même. C'est d'ailleurs la meilleure partie du livre.

Cet ouvrage s'est rendu en finale lors du dernier concours du Prix du Cercle du Livre de France : il est dommage qu'on lui ait préféré, malgré ses faiblesses d'écriture, les HISTOIRES GALANTES de M. Bertrand Vac qui ont beaucoup moins de force et de qualité.

Madame Petrowski avait déjà publié quelques nouvelles : ce premier roman confirme ses dons d'écrivain.

J.-G. P.

LA CHEVRE D'OR, nouvelles de Anne Bernard, Editions du Cercle du Livre de France, Montréal, 1965, 196 pages.

Sous ce titre, deux nouvelles de longueur équivalente qui ont en commun une écriture de qualité. C'est là une des grandes joies de ce livre. Mais je mentirais en disant que ce livre a pu garder mon attention : je m'y suis, plus souvent que de raison, ennuyé. Surtout en lisant la première nouvelle qui donne son livre à l'ouvrage. On croirait lire un récit de Michelle Lenormand, ce qui n'est pas peu dire.

La seconde nouvelle, HE-CATE, est beaucoup plus intéressante et il s'y passe quand même quelque chose : un amour qui naît, qui vit, qui brûle des êtres et qui s'en va.

LA CHEVRE D'OR est le premier livre de Madame Anne Bernard et s'est rendu, lui aussi, en finale, lors du dernier concours du Prix du Cercle du Livre de France.

J.-G. P.

LA DALLE-DES-MORTS, drame en trois actes de Mgr Félix-Antoine Savard, Editions Fides, Montréal 1965, 156 pages.

En lisant cette pièce, on retrouve immédiatement la mythologie créée par l'auteur de MENAUD : la terre, le vent, les rivières, le forêt. C'est une pièce qui possède de grandes qualités d'écriture ; en fait, c'est un poème dramatique qui, à la représentation, doit difficilement franchir la vérité. De toute façon, la pièce a pris l'affiche le 20 mars au Théâtre du Nouveau-Monde, et ceci est une autre histoire. Le théâtre est fait, d'abord et avant tout, pour être joué et vu, et non pas pour être lu seulement. Pourtant, il y a des pièces qu'on peut lire et relire avec plaisir mais qu'on ne souffrirait pas de voir à la scène. C'est une sorte de théâtre imaginaire ou mieux de théâtre de l'esprit dont il ne faudrait pas négliger le sens ni la valeur.

Je ne dirai pas que la pièce de Mgr Savard appartient totalement à ce théâtre de l'esprit, non, sûrement pas. Mais les personnages tiennent un langage si poétique, si rempli de très belles images, que l'on en vient à se demander si cette richesse même n'est pas un défaut dramatique.

La Dalle-des-Morts, c'est "le nom que les Canadiens-français avaient donné à un passage ou couloir extrêmement dangereux situé sur le fleuve Columbia". Plusieurs coureurs de bois ou explorateurs y ont péri. C'est

aussi, au fond, dans la pièce et pour les personnages, une malédiction qui plane sur tous, mais aussi un défi immense à relever.

L'action se passe vers 1830, sur l'île de Montréal, et le drame se joue entre les femmes (mères et fiancées) qui veulent garder leurs maris et leurs promus près d'elles, à la maison, sur la terre, et ces hommes qui, ayant pour beaucoup d'entre eux, du sang indien dans les veines, sont attirés par les bois, par les rivières à monter ou à descendre, par le nord et la traite des fourrures, par le risque. Epouses sédentaires et maris nomades : parmi eux une grand'mère (descendante d'Indiens) qui pleure toujours la mort de son mari survenu dans cette Dalle-aux-Morts. Racontant sa jeunesse à son petit-fils, la grand'mère réveillera en lui ce goût du départ et du lointain. Elle dit : "Dieu lui avait taillé l'âme comme une fine proue, pour démêler les choses au loin, et le sang de la terre... (...) Il voulait aller jusqu'où son grand-père était allé, et même... même au-delà... parce que dans ce pays, il y a les croix où les grands morts sont tombés."

Il y a cependant, dans la pièce de Mgr Savard, un moralisme constant qui finit par agacer un peu. Quelques personnages manquent de consistance à côté de celui de la grand'mère qui est noble et beau. A mes yeux, en tout cas, c'est elle le vrai personnage de cette pièce, le lien souvent difficile entre les générations et le carrefour de tous les appels. A sa belle-

filie qui lui reproche l'influence qu'elle exerce sur le jeune homme (— lequel d'ailleurs partira à la première occasion —) la grand'mère répond : "Toi quand la terre parle ou chante, tu l'écoutes jusqu'au fond de ton coeur, cette voix-là. Et je ne t'en fais pas reproche. Bien au contraire. Mais je te l'ai déjà dit, il est d'autres appels qui viennent de loin, de très loin, même. Et c'est beau aussi; et, parfois, c'est comme une grande musique, une musique à laquelle il ne peut résister, celui-là à qui Dieu a donné de l'entendre. (...) Nous, les mères, nous ne savons pas de quelle profondeur sortent nos enfants. Mystère que tout cela ! Et parfois, c'est comme si le pays lui-même engendrait en nous les hommes dont il a besoin."

J.-G. P.

Les VOIX, roman par **ELISABETH PORQUEROL**, Editions Grasset, Paris, 1965

"Ici que ce sont des régions antiques, c'est un pays de moutonnailles". Aussi les moutons sont-ils des personnages aussi importants à leur manière que les humains. Et aussi les chèvres et les chiens. Dans le beau, le savoureux, l'étrange récit (faut-il l'appeler roman, je n'en suis pas sûr) d'Elisabeth Porquerol, il y a deux chiennes Mitou et Cybèle, et une chèvre qui est morte. Et puis il y a les voix, les voix qui s'adressent à cette citadine venue à la campagne pour travailler à la ferme et à qui on confie la

garde du troupeau. Ce sont les voix de la grand-mère dite "la duchesse", du patron Joseph, de sa femme la Grande Marcelle qui est la vraie patronne, d'Amédé le fils, d'un vieux voisin, le père Pierre, apiculteur autocrate. De quoi parlent-elles ces voix à l'interlocuteur muet jusqu'à la fin, jusqu'au moment où comme ses devanciers elle abandonnera le village ? Elles parlent dans un monologue continué de bâtons rompus, comme celles que l'on peut tenir dans le travail des champs et en s'occupant des bêtes, lorsqu'on est tout seul et qu'en grommelant on se raconte le temps jadis, le temps qu'il fait, les misères que vous font les voisins, les maladies face à l'infini du ciel et des saisons. Mais on parle surtout des animaux." Tu comprends que c'est pas une imbécile la Mitou, elle est futée, elle sait bien qu'elle est la préférée, que le patron lui laisse tout passer. Cybèle aussi, va, elle y voit clair et c'est ça qui la tarabuste". Ou encore "Elle a ses défauts, Mitou, mais pour la besogne, elle est formidable, moi, elle m'épate toujours comme elle sait s'y prendre; elle est garce mais elle s'y connaît" Amédé dit, se dit un peu plus loin : "Une chèvre.... c'est quelqu'un... Elles s'occupent de leurs affaires, elle vont pas te chercher, elles te lèchent pas les bottes, elles te fichent la paix; elles vous règlent votre compte que si on va les taquiner. Et elles sont marrantes; avec une chèvre on rigole, la mienne c'était un copain, on en a fait de ces parties ! des heures. Avec un chien, c'est pas la

même chose, on s'amuse jamais aussi bien. Un chien cherche toujours à plaire, une chèvre non... "Et le troupeau de brebis mené par son vieux béliér (et c'est un problème, celui du béliér). Si bêtes que soient les brebis, elles ont elles aussi leur caractère, et elles participent à cet esprit de troupeau qui les pousse parfois à dévaler devant elles en écrasant tout. La Marie Antoinette a deux agnelets. "Elle est butée comme une mule d'Auvergne. Elle a jamais été des majors, pourtant; elle conduit pas elle pourrait pas, elle est pas des plus escarabillées, elle a rien pour se faire remarquer. Je la connais (murmure le patron) c'est une mijaurée, elle s'est fait triomphe d'en avoir deux, elle est pas la première, et puis vous l'aviez trop distinguée; c'est la raison pourquoi elle s'est apposée au chien. Elle est pas restée à sa place".

Ainsi les uns et les autres épilogueront longuement sur le fait de savoir si oui ou non Mitou a été dans l'appenti où la grand-mère range son bois. Pourquoi est-ce si important ? Pourquoi Jules, le berger pré-cédent, qui savait tout faire, errait-il tout seul la nuit, ce Jules qui venait on ne sait d'où, qui parlait souvent du Portugal, son pays, un pays qu'il aimait mais où il avait été malheureux, qui ne se mêlait jamais aux autres pendant les fêtes, qui était bizarre et peut-être répugnant et pourtant doux bien arrangeant. Ce Jules qui avait un passé, qui avait commis une faute. Et un jour les gendarmes étaient venus le chercher, mais quelle faute ? On l'aimait bien, Jules il s'était rendu indispen-

sable, mais on l'aimait bien à la manière paysanne, c'est-à-dire qu'on s'en méfiait. C'est un espion, chuchotait la grand-mère. Un algérien disait d'autres. Un bon commis, un as pour le garde, pensait la grande Marcelle. C'était aussi quelqu'un le Jules, comme Mitou, comme la Titine, comme le mouton autour desquels le vieux Pierre avait construit une théorie. "Il a été le premier trésor." Pour lui comme pour les voisins "Le pâtre, les moutons, la chèvre, le chien, vous avez le monde". Pourtant, ce vieux Pierre, il aime pas les idées des chiens".

Aussi tout ce qui se passe du côté des animaux est relativement clair, sinon simple. Il n'y a qu'à savoir. Pour les hommes, c'est pas pareil ou c'est que l'on ne sait pas. Ou encore on se parle si longuement des bêtes parce qu'on cherche à comprendre les humains. Pierre qui étudie les combinaisons de la nature et qui croit que celle-ci est vouée "croit au mal foutu, ou va comme je te pousse". Il pense que "les dieux ont foutu le camp et nous laissent nous débrouiller au beau milieu des diableries". La grand-mère qui a l'oeil à tout, surveille son monde, vit dans un petit univers de crainte et d'hostilité. La mère et le patron se demandent pourquoi Jules était Jules. Le fils aimerait peut-être quitter tout cela, il prétend se marrer et il est fier de son tracteur; pourtant il est inquiet. Le patron qui a bon coeur, mais qui n'aime pas les ennuis. "Et pour la chicheté, il a pas son pareil", gronde sa belle mère. Et la bergère improvisée qui s'en va.

"Moi je sais pourquoi tu veux pas rester, c'est pas tant à cause de tes agneaux que ça te dégoute de manger : du bidon. Y a autre chose, tu as la frousse, tu sais pas endurer, tu merdouilles, tu as peur de l'emprise. Et après "Tu es comme Jules vous savez pas accepter, Gribouilles, lui il a préféré se mouiller". Tout cela n'est pas très clair; ce qui s'est passé (et les raisons des événements) est bien loin d'être clair en dehors du départ de Jules, de la mort de la chèvre, du départ pour Paris de celle à qui les voix parlaient et qui pourra, maintenant écrire le roman qu'elle n'avait pas le temps de composer en gardant les moutons. C'est au total un livre malin, malin et savoureux, âpre et fort, un livre écrit avec une extrême habileté. Sans paysanneries conventionnelles du langage, mais avec une verte, une puissante odeur de terroir. Un accent de confidences animales comme l'haleine d'une bête. C'est aussi le cinquième roman d'Elisabeth Porquerol (auteur de SOLITUDES VIRILES, LE MOMENT D'AVRANCOURT, LE FOURBI ARABE, LA VILLE EPARGNEE) d'une pièce de théâtre, d'essais (sur Chamfort, Cinq Mars, le Maréchal de Richelieu). C'est enfin un livre qui marque moins car ce qui est dit ou pressenti, mais par la manière dont on dit, et à propos duquel on peut évoquer Giono (première manière) Henri Bosco, Henri Pourrat. Mais LES VOIX ont leur tonalité particulière et leur poésie propre.

R.T.

La Confession Mexicaine roman par **Alain Bosquet**
Editions Grasset, Paris, 1965

LA CONFESSION MEXICAINE (Editions Grasset) d'Alain Bosquet qui a reçu le Prix Interallié ne ressemble à aucun des autres romans primés en 1965. Ce n'est certes pas le premier ouvrage de Bosquet ni même son premier roman. LES PETITES ETERNITES paru l'an dernier, le MECREANT, NI SINGE NI DIEU, UN BESOIN DE MALHEUR, LA GRANDE ECLIPSE (que j'avais beaucoup aimé) avait précédé la CONFESSION qui est pourtant, et de loin, le plus attachant, le plus intéressant, le plus touffu aussi des récits de l'auteur. Celui-ci était jusqu'ici beaucoup plus connu par son activité dans le domaine de la poésie (nous n'oublions pas Alain Bosquet professeur, conférencier, critique d'art). En fait, Bosquet est l'un des tout premiers connaisseurs (au sens noble du mot) de la poésie non seulement française mais internationale. Il croit à une sorte d'internationale des poètes ou de la poésie, à une sorte de langage de la poésie qui peut se communiquer paradoxalement (puisque la poésie relève d'abord du langage) malgré les différences de langue. Animateur de l'excellente revue LVII, auteur d'essais de premier ordre sur Saint-John Perse (en 1953), sur des poètes américains comme Walt Whitman et Emily Dickinson, sur la jeune poésie d'outre atlantique, explorateur de la poésie yougoslave, de la jeune poésie canadienne de langue française, Bosquet a résumé ses conceptions sur la poésie

dans un livre contesté et passionnant, VERBE ET VERTIGE (Hachette). Mais il est de plus responsable de plusieurs livres de poésies PREMIER et DEUXIEME TESTAMENT (1957 et 1959) QUEL ROYAUME OUBLIE (1955), MAITRE OBJET (1962).

Aussi la situation d'Alain Bosquet critique et poète est-elle très forte, et peut-être Bosquet aspire-t-il à être l'une de ces éminences grises comme le fut Jean Paulhan qui régentent subtilement la vie des lettres en France.

Quoiqu'il en soit, voici qu'il attire pour la première fois le grand public avec un roman qui, comme son auteur, reflète les tourments intellectuels, les incertitudes, les angoisses, les voluptés de puissance, les appétits de néant, les constats d'impuissance, les nostalgies de construire, les fuites dans l'érotisme, les efforts d'évasion, bref toutes les caractéristiques de l'homme moderne qui, depuis la Bombe d'Hiroshima, soit non seulement que le monde est fini comme le disait Valéry mais qu'il a le suicide à portée de la main. Bosquet nous montre le héros de LA CONFESSION MEXICAINE, Bernard, un peintre, "malade de la conscience". Sans génie, mais talentueux et intelligent, dévoré de doutes et fuyant au Mexique son drame d'artiste, Bernard fuit en même temps sa femme, Sabine, qu'il a connu alors qu'elle était modèle à l'école des Beaux Arts. Première partie du livre : journal de Bernard au Mexique (et à la faveur de cette interrogation sur soi, le lecteur se voit offrir plusieurs paraboles, celle

du colibri faisant une orgie de yucca, celle d'enfants-vautours dévorant un cadavre de taureau. Il y a là des pages puissantes, parfois splendides, parfois presque insoutenables de férocité. Leur seul défaut est qu'elles font un peu "anthologie". Et avec Bernard nous découvrons le Mexique des indiens, le Mexique précolombien des Aztèques, la faune et la flore terrestre, la faune des dieux qui prolifèrent sur cette terre étrange et cruelle. Bernard prend conscience de sa maladie de conscience. Va-t-il se sauver ou se perdre dans une sorte de paganisme, de panthéisme : Peut-on revenir à l'innocence de la nature (à supposer que celle-ci soit innocente) ?

Après Bernard, c'est Sabine qui s'exprime, et qui nous conte sa vie de petite provinciale : elle a quitté Nantes pour Paris, un inconnu a été son premier amant, elle fait la connaissance de Bernard. Elle ne demande qu'à vivre, elle n'est pas paralysée par la pensée que l'amour pour Bernard pourrait la contenter. Mais, son mari perdu dans son rêve, elle donne libre cours à son instinct et devient la maîtresse d'un autre peintre, ami de son mari.

Troisième partie du roman : Bernard demande à Sabine de venir la rejoindre. Chacun d'entre eux n'a-t-il pas alors au fond de lui-même le secret désir de se débarrasser de l'autre, fut-ce par le meurtre ? Et puis, après une tentative manquée, c'est le sentiment très fort qu'il va falloir vivre ensemble. "On rentre dans le siècle, c'est simple." Ce serait la revanche du quotidien et peut-être d'un bonheur qui transcenderait les re-

cherches intellectuelles de Bernard, les facilités sensuelles de Sabine. Ce serait la victoire d'un "Il faut tenter de vivre", plus stoïque, sans illusions, plus fier. Cet effort sera épargné à nos héros, car sitôt partis du Mexique, de cette terre du feu et de la violence où tous deux ont cru affronter la mort et lui échapper, l'avion prend feu, s'écrase. Le colibri ivre de fleurs lui aussi finit victime d'un oiseau carnassier... Cette fin brutale est la seule possible, car l'interrogation posée par Bosquet dans son beau livre, ne peut recevoir de réponse formulée. . .

R.T.

Livres reçus

De nouveau, la poésie — recueils de poèmes ou études sur les poètes — constitue la plus grande partie des livres que nous recevons, à la revue. Ces dernières semaines, nous aurons eu le plaisir de lire les beaux poèmes de Pierre Seghers groupés en une élégante édition sous le titre *DIALOGUE*. Un langage ferme, des poèmes bien construits, serrés, évocateurs. Un dialogue où le destin de l'homme et ses rêves sont évoqués en larges images, toujours justes et amples, charnelles. Un beau livre.

De chez Seghers, l'éditeur, une foule d'autres ouvrages. D'abord, les *POEMES CHOISIS*, de Manuel Morena Jimeno, dans la collection *Autour du Monde*. Jimeno est un poète péruvien, né en 1913, qui appar-

tient, affirme le traducteur, Marcel Hennart, au plus intense modernisme de son pays. AUBE AFRICAINE, de Keita Fodeba, nous apporte des rythmes de la Guinée : légendes contées, dansées, mimées, chantées dans les villages. Des poèmes qui s'inspirent de très près de la littérature orale. L'ANTIROSE, poèmes d'amour de Claire et Yvan Goll, avec des dessins de Chagall. Les poèmes ne sont pas ici de vagues lettres, mais de tendres mouvements de l'amour, un duo harmonieux aux résonnances profondes. Dans le même esprit, mais sur un ton différent, il faut aussi signaler les ONZE POEMES DANS UN CERCLE D'AMOUR, de Jean Groffier (Editions André Silvaire) qui sont de la plus grande simplicité et atteignent de ce fait, à une réelle beauté. Dans L'EPOUSE ET LA MAITRESSE (Editions la Salamandre), Jean Pastureau s'adresse tour à tour à l'une et à l'autre de ces femmes et décrit, en poèmes, ce qui aurait tout aussi bien pu donner lieu à un roman. Aux Editions de La Tour de Feu, des poèmes de Claude Kottelanne (LE MAUVAIS SANG), de Moreau du Mans, LA FLEUR ET LE COU-TEAU), de Claude des Presles (DIALOGUES, suivi de COSMOS). Aux Editions Le Crible, à Chambly, P.Q., un jeune poète canadien, François Piazza publie L'IDENTIFICATION, des poèmes dont le titre général traduit bien la recherche de l'auteur : identification de l'homme à ses semblables, à une terre, à un amour.

Aux Editions Seghers, un fort volume de 576 pages, dans la

collection Melior : LA POESIE RUSSE, une anthologie réunie et publiée sous la direction d'Elsa Triolet : 94 poètes russes traduits par 9 poètes français, un ouvrage d'une exceptionnelle importance. Le texte russe accompagne le texte français. Outre les noms de Pouchkine, Maïakovski, Blok ou Pasternak, le lecteur pourra trouver ici un grand nombre de poètes moins connus, et verra se dérouler un merveilleux paysage poétique qui va de l'épopée au lyrisme le plus tendre, de la fable à l'humour, de l'intimisme à la ferveur révolutionnaire. Rappelons que c'est dans cette collection qu'est parue, il y a trois ans, l'anthologie d'Alain Bosquet : LA POESIE CANADIENNE.

Aux Editions André Silvaire, le premier volume de la collection "Connaissez-vous" est consacré au poète Milosz. Cette collection offre une sélection des pages essentielles et les plus caractéristiques d'un écrivain, le rôle du présentateur se bornant à opérer le choix et à déterminer l'ordre de présentation. Milosz, dont l'audience commence à grandir, fut aussi romancier, dramaturge, traducteur et ethnographe. On a souvent dit de son oeuvre, qu'elle était une poésie de l'âme. Il fut, avant terme, de la famille spirituelle de Teilhard de Chardin.

Dans la collection des "Poètes d'Aujourd'hui", chez Seghers, quatre nouveaux titres : MANUEL BANDEIRA (présenté par Michel Simon), MARCEL BEALU, (présenté par Jean-Jacques Kim), GOTTFRIED BENN, (présenté par Jean-

Charles Lombard), RAFAEL ALBERTI, (présenté par Claude Couffon).

Manuel Bandeira est considéré comme le plus grand poète brésilien vivant. C'est un bourgeois, homme de lettres, artisan du langage. Il est né en 1886, à Recife. A vécu en Europe où il devint ami de Paul Eluard.

Marcel Béalu, lui, est né en 1908. Il a publié plusieurs récits poétiques et des poèmes en prose. En parlant de Béalu, le critique Jean Rousselot disait : "assimiler l'oeuvre de Béalu à la littérature fantastique ne suffit pas. Il faut y voir une des plus audacieuses entreprises mythiques de l'esprit contemporain et tenir son "expérience de la nuit" pour l'une des plus remarquables expériences menées par les poètes au cours des vingt années qui suivirent l'éclatement du surréalisme. Le monde de Béalu est peu à peu devenu l'une des plus authentiques conquêtes de la poésie d'aujourd'hui sur le plan éthique aussi bien que sur le plan esthétique."

Né en Prusse en 1886 et mort à Berlin en 1956, Gottfried Benn est considéré comme le représentant le plus significatif et le plus lucide de l'expressionnisme allemand, ce grand courant qui a marqué la littérature allemande du début du siècle, mais qui a en même temps franchi les frontières. Comme beaucoup d'autres, Benn a été entraîné au début dans le sillage du nationalisme-socialisme, mais il s'est vite ravisé et après quelques déclarations fracassantes a attendu que l'orage soit fini.

Rafaël Alberti, né en 1902, est

d'abord un marin et pour lui, comme pour beaucoup d'autres grands intellectuels espagnols, la lutte du peuple espagnol pour la République a marqué la résurrection de la poésie héroïque. Il fut, à l'époque, le porte-parole des intellectuels anti-fascistes. Il participa à de nombreux mouvements politiques, dut s'exiler à Buenos-Aires et vit maintenant à Rome.

Toute l'Espagne chante par la voix de Rafaël Alberti comme l'Amérique du Sud par celle de Neruda. Alberti partage avec presque tous les poètes espagnols un lyrisme étrangement concret. La liberté de sa poétique s'allie à un goût et à un amour charnel de la matière. Il lui suffit presque de nommer pour créer.

Dans le domaine des essais, signalons spécialement l'analyse de la situation politique et culturelle canadienne que Claude Julien présente dans son livre LE CANADA DERNIERE CHANCE DE L'EUROPE, (Editions Grasset); les textes des Formalistes russes, publiés sous le titre THEORIE DE LA LITTÉRATURE, aux Editions du Seuil, mais dans la collection "Tel Quel", ce qui indique déjà un certain snobisme; le troisième Cahier canadien Claudel, paru aux Editions de l'Université d'Ottawa, CLAUDEL ET L'ALLEMAGNE, par Margret Andersen, et enfin LES PARADOXES D'UNE VIE ET D'UNE OEUVRE, de Paul Toupin (Editions du Cercle du Livre de France), une étude sur Berthelot Brunet, un écrivain canadien assez curieux, décédé il y a plusieurs années.

J.-G. P.